



LE PAVILLON
33
LE PAVILLON

la ligne de nage

LA LIGNE DE NAGE

création 2026

adaptation pour la scène d'après *La ligne de nage* de Julie Otsuka *

conception Sylvain Gaudu et Antoine Gautier

adaptation et mise en scène Sylvain Gaudu

scénographie et création lumière Antoine Gautier

création sonore Jean Galmiche

travail chorégraphique recherche en cours

avec

Simon Copin

Anne-Charlotte Dupuis

Camille Pellegrinuzzi

François Podetti

durée approximative 1h30, à partir de 14 ans

production Le pavillon 33

co-production Espace Marcel Carné de St Michel sur Orge, *recherche en cours*

avec le soutien du Théâtre Le Hublot de Colombes, du Théâtre de Chambre 232U d'Aulnoyes-Aymeries ;

la compagnie est soutenue par la Ville de Colombes

* Gallimard 2022 - traduction : Carine Chichereau

L'HISTOIRE

Les nageurs et nageuses de cette piscine, que l'on surnomme "là en bas", ne se connaissent qu'à travers leurs routines et leurs petites manies. Ils et elles y viennent à heure fixe pour se libérer des fardeaux de "là-haut" en parcourant inlassablement les longueurs du bassin. Au sein de cette communauté, il y a Alice, technicienne de laboratoire à la retraite, au premier stade de la démence. Elle vient nager parce qu'elle le fait depuis toujours. Ici tout le monde veille sur elle. Un jour, une fissure apparaît au fond du grand bain et en annonce d'autres, celles de sa mémoire. La piscine continue de craqueler et Alice oublie chaque jour un peu plus. La fermeture prochaine du bassin sonne comme un clap de fin. Sa fille tente de sauver ce qui peut l'être mais la maladie n'est pas temporaire. Elle est évolutive, inguérissable et irréversible. Le thé vert infusé avec du ginkgo biloba n'y changera rien et les prières ne seront d'aucune efficacité. Il est temps de prendre des dispositions. Le prochain refuge d'Alice sera Belavista, une résidence privée spécialisée dans les troubles de la mémoire, accueillant des patients en long séjour, et située à la place d'un ancien parking en bordure d'autoroute, à quelques minutes du centre commercial Shop 3000.

La ligne de nage est un récit mélancolique et joyeux qui fait graviter, avec vitalité, une foule de personnages autour d'Alice. La piscine et Belavista sont des espaces mentaux aussi bien que des petits théâtres où percent les voix de nos humanités. On y convoque le banal et le mystère pour mieux montrer que ce sont nos penchants ordinaires qui font de nous des êtres extraordinaires.

EXTRAIT

ALICE

Il ne faut pas pleurer... Quand il était petit, papa avait un couple d'oiseaux. Je ne me souviens plus de leurs noms. Ils étaient dans une cage en bambou près du poêle. Les oiseaux chantaient du matin au soir, et une fois de temps en temps l'un des deux pondait un œuf moucheté parfait. Un jour, l'un des oiseaux est mort. Papa ne savait pas lequel, ils étaient totalement identiques. L'autre a arrêté de manger et est devenu tout maigre. La maison est devenue silencieuse. Papa a installé la cage près de la fenêtre, pour que l'oiseau entende ses congénères gazouiller au-dehors, et malgré tout il refusait toujours de s'alimenter. Jour après jour, il demeurait posé sur son perchoir, la tête baissée, et maigrissait de plus en plus, sans doute en attendant la mort. Un matin, Papa s'est réveillé en entendant l'oiseau chanter à nouveau. Maman avait installé un petit miroir à l'intérieur de la cage, et l'oiseau se tenait droit sur son perchoir, et chantait pour son reflet. Il a recommencé à manger et a vécu neuf ans de plus.



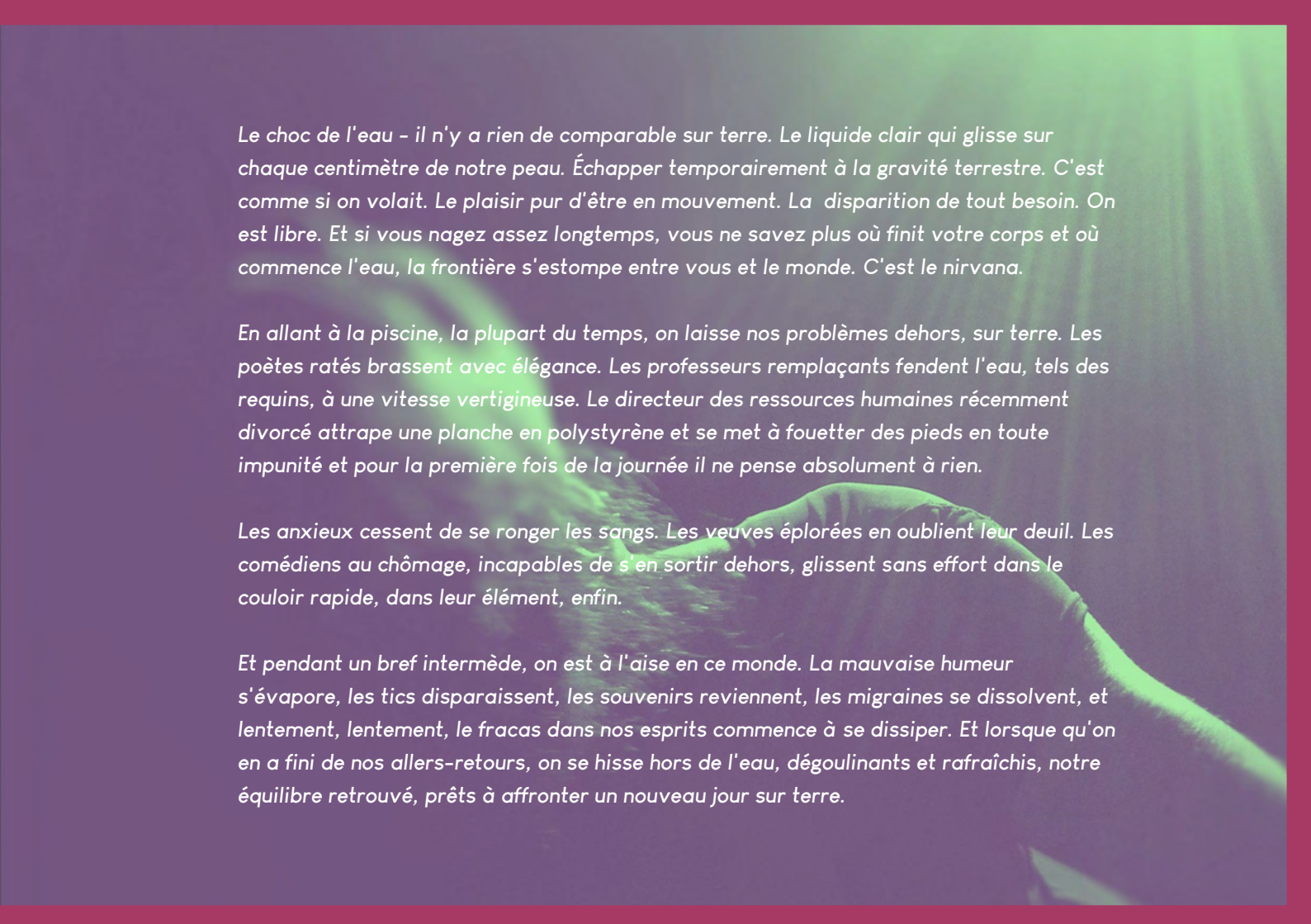
NOTE D'INTENTION

La lecture de certains romans me projette immédiatement au théâtre. Ça été le cas pour *La ligne de nage*. Je l'ai tout de suite imaginé sur scène, mais avant tout, ce qui m'a décidé à me lancer dans la création de ce spectacle, c'est d'abord que le texte me touche personnellement. Je vois mon grand-père perdre pied petit à petit. Pire, j'ai vu les petits moments de lucidité où il prenait conscience de disparaître doucement. Aujourd'hui il vit dans un monde flou où des gens bienveillants prennent soin de lui. J'étais présent avec ma mère le jour où nous lui avons proposé d'aller en EHPAD. A ce moment là, nous avons tous essayé de nous convaincre que c'était la bonne solution, qu'il serait bien là-bas. Dans ce jeu de dupe, il a lui-même bien joué son rôle en se persuadant qu'il était temps de partir, de quitter la maison où il est né et a vécu une bonne partie de sa vie. Dans l'adaptation le personnage est un mélange entre l'Alice du roman et mon grand-père.

La question du vieillissement et des liens entre générations m'anime chaque jour. Je suis engagé dans une association qui accompagne les personnes âgées isolées. C'est pour moi autant une question intime que politique. Quelle place nos sociétés de plus en plus libérales laissent-elles aux corps faibles et non-productifs ? Comment regarder le vieillissement et la mort en face quand les valeurs promues sont la réussite, la production et le développement personnel ? L'histoire d'Alice est à la fois intime et universelle.

Le texte explore avec douceur et humanité ces questions-là, la mémoire défaillante, l'expérience du vieillissement, la dépendance. Il engage le public dans une réflexion sur notre rapport à la famille, à la solidarité, et à la place de tous et toutes au sein de notre société.

Sylvain Gaudu

A close-up photograph of a hand holding a clear glass filled with water. The background is a soft, out-of-focus blue. The lighting is natural, highlighting the texture of the skin and the clarity of the water.

Le choc de l'eau - il n'y a rien de comparable sur terre. Le liquide clair qui glisse sur chaque centimètre de notre peau. Échapper temporairement à la gravité terrestre. C'est comme si on volait. Le plaisir pur d'être en mouvement. La disparition de tout besoin. On est libre. Et si vous nagez assez longtemps, vous ne savez plus où finit votre corps et où commence l'eau, la frontière s'estompe entre vous et le monde. C'est le nirvana.

En allant à la piscine, la plupart du temps, on laisse nos problèmes dehors, sur terre. Les poètes ratés brassent avec élégance. Les professeurs remplaçants fendent l'eau, tels des requins, à une vitesse vertigineuse. Le directeur des ressources humaines récemment divorcé attrape une planche en polystyrène et se met à fouetter des pieds en toute impunité et pour la première fois de la journée il ne pense absolument à rien.

Les anxieux cessent de se ronger les sangs. Les veuves éplorées en oublient leur deuil. Les comédiens au chômage, incapables de s'en sortir dehors, glissent sans effort dans le couloir rapide, dans leur élément, enfin.

Et pendant un bref intermède, on est à l'aise en ce monde. La mauvaise humeur s'évapore, les tics disparaissent, les souvenirs reviennent, les migraines se dissolvent, et lentement, lentement, le fracas dans nos esprits commence à se dissiper. Et lorsque qu'on en a fini de nos allers-retours, on se hisse hors de l'eau, dégoulinants et rafraîchis, notre équilibre retrouvé, prêts à affronter un nouveau jour sur terre.

DISPOSITIF / ADAPTATION

Le fil narratif du spectacle est le personnage d'Alice, nous la suivons en traversant avec elle ses moments de lucidité et ses égarements. Ce rapport alternatif au monde est pris en charge par deux dispositifs différents.

Les rêveries d'Alice

Quand Alice perd pied, nous plongeons avec elle et voyons le monde à travers elle, avec son regard. Ces moments sont idéalisés ou caricaturés. Pour embarquer les spectateurices dans cette déréalisation nous imaginons une ambiance (musique et lumière) englobante et texturée.

Le public fait partie intégrante des rêveries d'Alice, il en devient complice, son interlocuteur imaginaire. Alice s'adresse directement aux spectateurices via le chœur. La parole circule entre les quatre interprètes et leurs mouvements sont liés. Le corps devient un moyen de retranscrire la solidarité et les liens intimes entre tous les fantômes qui habitent sa mémoire. Nous engagerons un travail physique pour construire l'espace, le rythme et la composition du chœur.

Retour au réel

Quand Alice retrouve une certaine lucidité, nous quittons l'univers des rêveries pour revenir à une réalité plus tangible. Notre regard est extérieur et nous prenons en compte le point de vue des autres personnages. Le chœur, qui jusque-là dialoguait directement avec le public, se retire peu à peu pour laisser place à la famille d'Alice. Nous faisons alors connaissance avec l'entourage direct d'Alice, sa fille, son gendre et son mari qui essayent tant bien que mal de la sortir de son monde imaginaire. Un quatrième mur apparaît réintroduisant ainsi une distance plus classique entre les personnages et les spectateurices. L'ambiance dans ces moments est silencieuse et plus brute. Cette alternance entre adresse publique et jeu incarné tend à se rapprocher du ressenti d'Alice entre égarement et lucidité.

La fissure

Au milieu du spectacle une fissure apparaît au fond du bassin, une fissure tangible, visible, menaçant l'intégrité de ce refuge. Mais la fissure est aussi dans la tête d'Alice, elle se creuse au fil du récit et confirme sa déconnexion progressive avec le monde qui l'entoure. La fissure agit également comme une passerelle, symbolisant à la fois la brèche dans son esprit et celle dans la piscine. À mesure que la fissure grandit, les deux mondes se chevauchent de plus en plus pour Alice, laissant entrevoir des fuites de rêve dans la réalité, et inversement.

La fissure n'est pas seulement une rupture : elle est aussi le point où tout converge. Elle est le passage invisible mais omniprésent entre le monde rêvé d'Alice et la réalité, et c'est à travers elle que la tension du spectacle trouve son expression la plus intense, le point de non retour.

LA FISSURE



Or, les souvenirs d'amour ne font pas exception aux lois générales de la mémoire, elles-mêmes régies par les lois plus générales de l'habitude. Comme celle-ci affaiblit tout, ce qui nous rappelle le mieux un être, c'est justement ce que nous avons oublié (parce que c'était insignifiant, et que nous lui avons ainsi laissé toute sa force). C'est pourquoi la meilleure part de notre mémoire est hors de nous, dans un souffle pluvieux, dans l'odeur de renfermé d'une chambre ou dans l'odeur d'une première flambée, partout où nous retrouvons de nous-même ce que notre intelligence, n'en ayant pas l'emploi, avait dédaigné, la dernière réserve du passé, la meilleure, celle qui, quand toutes nos larmes semblent taries, sait nous faire pleurer encore.

A l'ombre des jeunes filles en fleurs, Proust

LA MÉMOIRE

Nous souhaitons travailler la matière mémoire en nous inspirant de l'œuvre de Proust, où le souvenir n'est pas simplement un retour sur le passé, mais une reconstruction vivante, organique, qui fait surgir le temps révolu dans le présent. La mémoire n'est pas linéaire, mais involontaire, surgissement de détails, de sensations, de bribes d'images ou d'émotions qui provoquent une réminiscence.

Alice, au fil de sa désintégration mentale, se replie dans ses souvenirs, mais ces derniers ne sont pas figés. Ils se déploient par fragments, souvent de manière désordonnée, parfois à partir d'une sensation comme une odeur, un goût ou le contact de l'eau. La mémoire n'est donc pas ici un récit continu, mais un espace éclaté où les époques se superposent, où l'instant passé revient dans le présent, presque palpable.

Le chœur, par ses paroles et ses mouvements, joue le rôle de cette mémoire collective, prenant à témoin le public. Il incarne une communauté qui se souvient, qui rejoue et ressuscite les moments vécus ensemble. Ainsi, la mémoire devient un fil invisible entre le passé et le présent, un mécanisme involontaire qui fait resurgir les fragments de vie enfouis, transformant le récit en une plongée dans l'intime et le sensoriel. C'est avec ces surgissements de souvenir qu'Alice reste connectée à la communauté et au monde, même si cette connexion devient de plus en plus fragile.

LA PISCINE

Dans *La ligne de nage* la piscine n'est pas un simple décor ou un lieu de loisir. Elle incarne un refuge, un espace à part, isolé des agressions du monde extérieur. Dans l'eau, les personnages trouvent une forme d'apaisement, un espace où les tensions s'effacent temporairement. La piscine devient protectrice, un lieu où l'on peut échapper aux contraintes sociales, aux pressions du quotidien et à la violence qui s'insinue dans la vie de chacun. La nage donne parfois même l'illusion d'échapper à la gravité.

Elle permet aux spectateurices de percevoir en filigrane la violence du monde. Chacun.e, à sa manière, tente d'échapper au fracas du dehors. Au delà de l'eau c'est aussi dans la répétition des petits rituels et dans le collectif que les personnages viennent trouver du réconfort. À travers ces pratiques récurrentes, les personnages trouvent une forme de solidarité et d'appartenance, construisant ensemble un espace où ils peuvent faire société.

La piscine est une expérience sensorielle et sociale, une parenthèse dans le quotidien. En plus de symboliser l'espace mental d'Alice nous souhaitons nous inspirer des sensations physiques, des couleurs, des odeurs pour faire également de ce spectacle une bulle hors du temps où nous pourrons, le temps de la représentation être ensemble en douceur.

PISTES SCENOGRAPHIQUES / TRAVAIL DE LUMIÈRE

La première piste de réflexion est amenée par la notion d'englobement. Celle de faire corps ensemble. De la piscine, nous ne garderons que ce "bain" ambiant qui nous plonge dans un espace uniforme, qui n'est pas divisé. A l'intérieur, les êtres évoluent en chœur. L'isolement d'Alice ne vient pas de l'extérieur, mais du profond de son être. Toutes celles qui l'entourent, des nageurs et nageuses à sa famille et au personnel de Belavista ne feront que l'entourer pour tenter de l'accompagner.

Dans un dispositif pourtant frontal, le public fera partie de la scénographie. Le chœur s'adresse à lui et toute personne dans la salle de représentation est partie prenante de cette histoire. Cela se traduit concrètement par un léger niveau d'éclairage en salle, dans des teintes douces et pleines, comme de l'eau.

Au plateau, il faut une surface qui serve de frontière à ce cocon, comme la membrane d'une cellule. Elle se matérialise par une sorte de tulle qui dessine le plafond, les côtés et le lointain du plateau. Cette surface parfois opaque parfois translucide recevra la lumière et des projections vidéo qui donneront du mouvement à cette lumière. Une assise pour Alice viendra compléter le dispositif scénique, lui donnant son centre de gravité.

Dans toute cette structure, une faille finit par apparaître. Elle sera prise en charge par la lumière et la vidéo, pour renverser mentalement l'espace, sans que celui-ci n'ait réellement bougé. Nous sommes témoins des images mentales d'Alice, tout en observant que celles-ci n'ont que peu de prises sur le réel.

RÉFÉRENCES

Livres

- *Une femme et Je ne suis pas sortie de ma nuit*, Annie Ernaux
- *Vie, vieilles et mort d'une femme du peuple*, Didier Eribon
- *La vieillesse*, Simone de Beauvoir
- *L'homme qui prenait sa femme pour un Chapeau*, Oliver Sacks
- *A l'ombre des jeunes filles en fleurs*, Proust

Chansons

- *Tu verras, tu seras bien*, Jean Ferrat
- *Vielle chaine*, Philippe Katerine
- *Du côté de chez Swann*, Dave

L'AUTRICE

Julie Otsuka est née en 1962 en Californie. Diplômée en art, elle abandonne une carrière de peintre pour se consacrer pleinement à l'écriture. En 2002, elle publie son premier roman "Quand l'empereur était un dieu" (Phébus, 2004 - 10/18, 2008), qui remporte immédiatement un grand succès. Son deuxième roman, "Certaines n'avaient jamais vu la mer", a été considéré dès sa sortie aux Etats-Unis comme un chef-d'oeuvre et à reçu le PEN / Faulkner Award for fiction.

LA COMPAGNIE

Sylvain Gaudu et Antoine Gautier fondent Le Pavillon 33 en 2017. A l'aide des artistes et techniciens qui les entourent, ils s'attachent à la création de spectacles aux sujets ancrés dans la société et teintés d'onirisme.

Nous imaginons aujourd'hui un pavillon comme le lieu symbolique de nos expérimentations et de notre création. Il devient à la fois notre étendard et notre foyer.

En 2017, la compagnie crée *La pluie d'été* d'après le roman de Marguerite Duras. Elle est lauréate du Grand prix du jury du festival Nanterre sur scène la même année. Le spectacle explore la destinée singulière d'Ernesto qui s'émancipe en absorbant les connaissances du monde. A travers l'émancipation, la compagnie questionne les déterminismes et la porosité du monde. Elle continue son exploration des singularités avec la création en 2020 du spectacle *Le plancher de Jeannot* d'Ingrid Thobois, qui aborde les processus d'isolement sociaux et mentaux des individus et des sociétés à travers un monologue paranoïaque et poétique. La compagnie crée en 2022 *Richard II* de William Shakespeare, et veut saisir la poésie et l'action de la trajectoire de ce roi ambivalent, dans une mise en scène contemporaine et narrative. Elle prépare pour 2025 *La ligne de nage* d'après le roman de Julie Otsuka qui, à travers la vie d'une femme atteinte de démence précoce, interroge la place donnée par la société aux corps non productifs.

Parallèlement à ses créations, la compagnie mène des ateliers de pratique amateur notamment sur le territoire de Colombes dans le nord des Hauts-de-Seine où elle est implantée.



CONTACT

LE PAVILLON 33

Sylvain Gaudu et Antoine Gautier

contact@lepavillon33.fr

www.lepavillon33.fr

4 place du général Leclerc

92700 Colombes

Licence 2

PLATESV-R-2023-003063